



Orifice interface, la bouche engendra à son tour une science qui, à défaut d'être exacte, explora toutes les ressources du corps. Avant que la gastronomie trouve en Grimod de La Reynière son premier chanteur, Casanova, Sade ou Nerciat – l'auteur d'un premier « Diable au corps » – avaient montré combien la chair de l'huître ou le velours du chocolat encourageaient la diffusion d'autres liqueurs. Ce temps où l'on souhaitait souvent « nourrir d'amour », comme le dit Serge Safran dans un essai joyeux, aura tout fait pour restaurer l'éclat des cinq sens...

Jouir, mais aussi comprendre. Jamais nantis n'eurent autant de curiosité scientifique ni d'impatience à saisir la logique interne de l'amour : un laboratoire par boudoir, ou presque. Non contents de mettre le désir, la ruse, l'amour-propre en équation, les romans d'alors, comme les maximes des moralistes, cherchent à extraire la racine carrée des sentiments. Con vaincus que le langage finira par tout dire, ils cultivent un sens algébrique de la formule dont Crébillon fils tirera, via « Les égarements du cœur et de l'esprit », une impitoyable mathématique affective. Alors même qu'on fait mener des parties d'échecs à des automates, cet ancêtre de Laclos ira jusqu'à faire « parler » un sofa, témoin passif mais omniscient de mille prouesses amoureuses...

Saisie d'un insatiable souci d'introspection, l'époque multiplie, à l'instar de Mme Du Defand, les portraits individuels en deux pages, dont l'anthologie de Jacqueline Hellegouarc'h réimprime certains. On y verra Marivaux in-

quiet de justifier sa réputation de coupeur de cils en quatre, et Helvétius de dénigrer son incroyable générosité, pour mieux asseoir ses thèses matérialistes. Le but étant toujours de mettre à nu les ressorts animant ce que La Mettrie baptisera « L'homme-machine », avant de peaufiner un « Art de jouir » auquel s'intéressa Michel Onfray.

La Révolution mettra un terme à ce démontage de la mécanique humaine, que seul Stendhal perpétuera. En donnant la parole aux classes dangereuses et aux bourgeoisies qui vivaient blotties, telles des poupées russes, sous le modèle aristocratique, elle encouragera une psychologie sociale et réaliste façonnée par l'argent, l'ambition et la province. Il faudra attendre Freud pour que le trésor exhumé par la machine à clarté française trouve une extension notable, par-delà le territoire de la raison ou de l'amour-propre, déjà partout pressenti par La Rochefoucauld. On vit dans quelles ténèbres barbotait le psychisme, ce magma que le désir de mort dispute au désir tout court. Le divan avait supplanté le sofa.

Une civilisation enfoile

Ces questions étaient alors débattues joyeusement dans ces athénées sociales que furent les salons. Marc Fumaroli dit bien, en préface au livre de Hellegouarc'h, l'injustice du préjugé qui frappe aujourd'hui ces lieux à jamais ridiculisés par la proustienne Verdurin. Loin d'unir des momies caquetant sous un lustre, ils furent une école tonique d'indépendance d'esprit, à l'écart des contraintes de la Cour. Le charme des personnes et la fulgurance d'idées y servaient à convaincre, jamais à pontifier. Un siècle avant le gueuloir de Flaubert, les écrivains venaient frapper dans cette forge leurs formules et fondre leurs sujets, entraînant leurs lecteurs, pour une fois égalitaires, dans un luxueux collectivisme de l'intelligence.

On a souvent parlé du miracle grec ; le mélange de Lumières, de sensualité chaude et d'impertinence joyeuse engendra aussi, au siècle de Diderot et de d'Alembert, un moment d'extase culturelle. Prises en miroir, l'esthétique et la pensée rivalisèrent pour produire un modèle de civilisation universel. La démocratie a depuis contribué à offrir à tous les dividendes du progrès. D'emblée soucieuse de diffuser les Lumières, elle n'a repris que tardivement le flambeau du plaisir. Est-il d'ailleurs si moral, en temps de chômage, de voir tant de puissants se soûler de travail ? Le farniente des libertins était peut-être moins éloigné des plans secrets de la nature...

De cette civilisation enfoile il ne reste que des récits, des tableaux, quelques décors. Lisons donc Crébillon fils ou Voisenon, pour sentir avec quelle fulgurance les mœurs changent, et avec quelle versatilité les notions de bien et de mal sinuent ■

Lire

« Romanciers libertins du XVIII^e siècle », édition établie sous la direction de Patrick Wald Lasowski, (Bibliothèque de la Pléiade, 1 341 pages, 390 F).
 « Œuvres complètes, tome II », de Claude Crébillon. Edition dirigée par Jean Sgard. Avec notices, notes, bibliographie et dossier critique. (Classiques Garnier, 890 pages, 195 F).
 « L'esprit de société. Cercles et "salons" parisiens au XVIII^e siècle », de Jacqueline Hellegouarc'h. Préface de Marc Fumaroli, de l'Académie française (Garnier, 524 pages, 175 F).
 « L'amour gourmand. Libertinage gastronomique au XVIII^e siècle », de Serge Safran (La Musardine, collection « L'attrape-corps », 286 pages, 79 F).